

CHAPITRE II

Thérèse par rapport au milieu social et familial

PORTRAIT DES BOURGEOIS

Si le paysage landais a beaucoup d'influence sur Thérèse et l'accompagne (ou même l'oriente) dans sa lutte et sa solitude, le milieu, dans lequel elle se débat, a des effets encore plus percutants sur sa conduite. Il s'agit du milieu bourgeois landais, établi à Argelouse et dans les bourgs environnants, les familles Larroque, de la Trave, Desqueyroux, Deguilhem. Ce sont les familles directement concernées par le sort de Thérèse, ou plus exactement, qui tiennent son sort entre leurs mains. Nous pouvons les considérer en quelque sorte comme des bourgeois types.

Monsieur Larroque, le père, qui a perdu sa femme peu de temps après la naissance de sa fille, est un homme soucieux avant tout de sa carrière politique et dont l'anticléricisme était virulent. Selon le mot de Madame de la Trave, c'est un "Saint laïque", qui n'a jamais donné à sa fille "que de bons exemples". Que lui a-t-il apporté en fait, et

à défaut d'amour, puisqu'il l'avait placée dans un lycée pendant l'année scolaire, et à Argelouse, en compagnie de la tante Clara, une vieille sourde, pendant les vacances? L'exemple d'un homme supérieur?

Le seul homme supérieur qu'elle crût connaître c'était son père. Elle s'efforçait de prêter quelque grandeur à ce radical entêté, méfiant, qui jouait sur plusieurs tableaux : propriétaire industriel... politicien... et quel mépris des femmes... et depuis la mort de sa femme, sans maîtresse! C'est un type, ton père! Oui, c'était un type. Mais si, de loin, elle se faisait de lui une image embellie, Thérèse, dès qu'il était là, mesurait sa bassesse...¹

Ainsi sous une apparence de dévouement à la démocratie, Thérèse savait trop quels intérêts personnels recouvraient l'éloquence politique de son père. Ce père lui a proposé l'exemple de son égoïsme et de son hypocrisie ; il ne lui a jamais manifesté qu'indifférence. La morale qu'on lui a enseignée ne connaît de vertu que l'orgueil, et la laisse sans secours, abandonnée à ses seules forces, sans autre

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, pp.78-79

but qu'une perfection sans modèle. Elevée sans amour, dans un monde sans Dieu, Thérèse est vouée à la solitude et au désespoir.

La famille catholique où son mariage l'introduisait, aurait pu lui offrir l'exemple des vertus chrétiennes. Mais il aurait fallu que ce catholicisme fût authentique, qu'il fût foi vivante et charité. Ils ont en fait la même raison de vivre que ce dernier, le même credo : "la propriété est unique bien de ce monde, et rien ne vaut de vivre que de posséder la terre".¹ Ainsi la valeur à laquelle s'attachent les la Trave et Bernard Desqueyroux c'est la terre et l'argent qu'elle représente, leur religion étant tout extérieure. Ils sont catholiques par tradition, par souci de l'opinion, par obligation. En un mot leur religion est dénaturée, caricaturale. En vivant auprès d'eux, Thérèse ne bénéficie d'aucun soutien, au contraire, elle ne peut être que rebutée.

Une autre caractéristique de cette bourgeoisie provinciale est la bêtise, et comme l'affirme Nelly CORMEAU :

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.80

il ne serait pas invraisemblable de prétendre que François Mauriac, dans sa peinture du bourgeois, n'est pas loin de procéder comme Flaubert qui éliminait l'âme du composé humain pour obtenir de la bêtise à l'état pur.¹

C'est le cas singulièrement de Bernard dont la bêtise, non seulement pétrifie l'intelligence mais prend le cœur dans un bloc de glace infusible. Désespérément incapable de la moindre introspection, indifférent aux arts et à la pensée, dressé contre toute émotion, il va jusqu'à réproucher la soif de lecture de Thérèse, est littéralement la brute inculte, il est "de la race aveugle, de la race implacable des simples."²

Nanti de sa puissance sociale, armé de sa suffisance familiale et de ses critères provinciaux, le vrai bourgeois ignore à jamais le trouble, l'hésitation, l'inquiétude, et si plein de la satisfaction de tout ce qu'il représente, jamais il ne tressaille sous l'aiguillon de la curiosité. Pour lui tout est net, tout est fixé d'avance selon les

¹Nelly CORMEAU, L'Art de François Mauriac, p.153

²François MAURIAC, Le Mystère Frontenac, p.99

définitions immémorialement reçues ; rien n'est mystère, angoisse ou problème...

Le plus précis des hommes, ce Bernard : il classe tous les sentiments, les isole, ignore entre eux ce lacs de défilés, de passages. Comment l'introduire dans ces régions indéterminées où Thérèse a vécu, a souffert?¹

Non seulement ils se montrent incapables de comprendre les autres, mais en plus, ils cèdent aux revendications de la "bête". Chez eux le libre épanouissement de la nature, la pure et triomphante ivresse de la chair, se corrompt sous un visage honteux que n'éclaire et n'exalte aucune chaleur. Ce sont des époux tyranniques sans respect pour autrui. Là encore Bernard constitue l'exemple le plus typique :

Il était enfermé dans son plaisir comme ces jeunes porcs charmants qu'il est drôle de regarder à travers la grille, lorsqu'ils reniflent de bonheur dans une auge (c'était moi, l'auge, songe Thérèse). Il avait leur air pressé, affairé, sérieux ; il était méthodique. "Vous croyez vraiment que cela est sage ?" risquait parfois Thérèse, stupéfaite.

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.149

Il riait, la rassurait. Où avait-il appris à classer tout ce qui touche à la chair, à distinguer les caresses de l'honnête homme de celles du sadique? Jamais une hésitation.¹

Pour compléter ce tableau, il est bon de présenter aussi Madame de la Trave, dont les interventions sont fréquentes, quoique très brèves. Son esprit semble essentiellement préoccupé de petites malveillances, de petits calculs. Ainsi à propos du mariage de son fils avec Bernard, en bonne "dévote", elle aurait dû s'y opposer, était-il possible d'unir leur nom à la fille d'un anticlérical, républicain? Mais elle a vite trouvé réponse à ce problème "ce n'était pas mauvais d'avoir un pied dans les deux camps" et puis "il a le bras long. On a besoin de tout le monde".²

Ces quelques mots situent tout le personnage : une femme qui n'y va pas par quatre chemins pour dire ce qu'elle pense, et dont les idées se réfèrent au sens pratique, guidé par l'intérêt propre : Bien sûr,

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.46

²Ibid. , p.39

Monsieur Larroque est ... néanmoins il est riche et influent... donc pas de problème... Si bien que nous pouvons dire à propos d'elle et même des autres qu'ils forment une classe où l'argent triomphe sur l'esprit.

LA QUESTION DE LA TERRE ET DE L'ARGENT

Quand on parle d'amour de l'argent à propos des bourgeois landais, il faut avant tout penser à la terre. En effet ce sont les propriétés qui constituent leur richesse et en témoignent aux yeux de tous les autres. Ce sont même elles qui authentifient aux yeux de cette classe, la solidité et la continuité d'une race. Suivant la formule de la famille Desqueyroux:

Tous demeuraient d'accord sur ce principe essentiel : la propriété est unique bien de ce monde, et rien ne vaut de vivre que de posséder la terre.¹

Entre les différentes familles au sein d'une même famille il y a bien souvent des mésententes, des querelles mais cet attachement à la propriété est un

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.80

principe de base, et comme l'affirme Thérèse, non seulement les bourgeois, mais même les paysans, se ressemblent en ce domaine : ils adorent la terre, mais les paysans ne sont pas aussi riches que les bourgeois, et ils n'ont pas les mêmes prestiges sociaux. C'est une caractéristique de tous les habitants des Landes.

C'est un pays, où le plus pauvre est propriétaire, et n'aspire qu'à l'être davantage; où le goût commun de la terre, de la chasse, du manger et du boire, crée entre tous, bourgeois et paysans, une fraternité étroite.¹

Si nous considérons Thérèse, nous sommes à même de constater qu'elle ne fait pas exception à la règle. Elle reconnaît qu'au moment où elle s'est fiancée à Bernard, elle n'était guère insensible à son immense propriété. D'ailleurs son intérêt pour la propriété s'est manifesté depuis sa jeunesse, quand elle se plaisait à participer aux discussions des hommes traitant les questions des propriétés.

Les deux mille hectares de Bernard ne l'avaient pas laissée indifférente. Elle avait toujours eu la propriété dans le sang. Lorsque après les

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.81

longs repas, sur la table desservie, on apporte l'alcool, Thérèse était restée souvent avec les hommes, retenue par leurs propos touchant les métayers, les poteaux de mine, la gemme, la térébenthine. Les évaluations de propriétés la passionnaient. Nul doute que cette domination sur une grande étendue de forêt l'ait séduite.¹

Malgré tous les événements qui surviennent dans sa vie, une fois mariée avec Bernard, malgré la haine qu'elle portera pour sa famille et les autres autour d'elle, dont elle aura pu mesurer toute l'hypocrisie et la bassesse, au point de se retrouver toute seule, abandonnée, elle gardera toujours un attrait pour la terre, pour ses pins qui lui semblaient plus "humains" que les hommes auxquels elle avait affaire. Quand Bernard lui fera comprendre, à la fin du récit, que dorénavant elle ne pourra plus retourner dans "son pays", elle en souffrira certainement, et elle a exprimé clairement qu'une "partie" d'elle même reste enracinée dans son terroir, même si l'autre "partie" y a étouffé et ne le supporte plus.

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.40

mais maintenant, Bernard, je sens bien que la Thérèse qui, d'instinct, écrase sa cigarette parce qu'un rien suffit à mettre le feu aux brandes -la Thérèse qui aimait compter ses pins elle-même, régler ses gemmes -la Thérèse qui était fière d'épouser un Desqueyroux, de tenir son rang au sein d'une bonne famille de la Lande, contente enfin de se caser, comme on dit, cette Thérèse-là est aussi réelle que l'autre, aussi vivante ; non, non : il n'y avait aucune raison de la sacrifier à l'autre.¹

D'autre part il est aussi intéressant de noter que cet attachement à la terre est traduit par le mot "amour". Ainsi Bernard, n'était-il pas "amoureux" des pins? Ce mot d'amoureux est révélateur parce qu'il fait allusion à une sorte de religion de la terre, un lien presque mystique avec elle.

Mauriac rappelle dans "Les maisons fugitives" que son grand-père avait fait jadis porter de la terre de Malagar sur sa tombe. Il a ramené sur son cadavre, comme une couverture, cette argile bien-aimée. Et Mauriac ajoute : Peut-être l'obscur désir qu'il ressentait, est-ce, moi, son petit-fils, qui l'ai exprimé dans ces lignes

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.179

des Chemins de la mer. On devrait pouvoir mourir ainsi : entrer dans la mort par l'immobilité, sentir son sang devenir sève, passer d'un règne à l'autre, du règne de l'amour et de la douleur, à celui de ce sommeil qui est tout de même la vie ... Telle est la vertu de la poésie : le descendant d'une race paysanne exprime, à travers le mythe panthéiste de Cybèle, l'obscur religion de ses ancêtres.¹

Mais cette religion de la nature, si noblement, évoquée par Mauriac dans "Les maisons fugitives" semble disparaître complètement dans le contexte des la Trave, des Larroque, des Desqueyroux, étouffée par la cupidité. Un des exemples les plus frappants, ce sont peut-être les mille démarches entreprises par la famille pour amener Anne dans les bras de Deguilhem.

Si Anne manquait le mariage Deguilhem, ce serait un désastre! ...ils ont les plus beaux pins du pays ; et Anne, après tout, n'est pas si riche : rien à attendre du côté de son père que des vignes dans le palus, près de Langon - inondées une année sur deux. Il ne fallait à aucun prix qu'Anne manquait le mariage Deguilhem.²

¹ André SEAILLES , Présence littéraire, p.209

² François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.62

Ces raisonnements ne laissent plus aucun doute sur les réelles motivations de la famille, et même Thérèse est prise dans le tourbillon de cette recherche d'intérêt, de richesse, au nom de la famille. Elle va s'allier au reste du clan pour amener Anne à la raison ou plutôt à la raison de la famille. Une de ses phrases suffira pour illustrer à quel point elle tombe dans une attitude fausses et hypocrite, où la seule référence n'est plus que la richesse :

Thérèse lui (Anne) répétait que pour un garçon si riche, il n'était pas si mal, ce Deguilhem. "Mais, Thérèse, je l'ai à peine regardé : il a des lorgnons, il est chauve, c'est un vieux..."¹

Si normalement on dit que l'amour rend aveugle, ici on serait davantage enclin à croire Anne et dire que c'est la cupidité qui rend Thérèse aveugle.

Nelly Corneau a écrit quelques lignes magnifiques sur ces bourgeois du type de Bernard.

Quel âpre relief prennent ces hommes - en qui semblent innés le sens de la gestion d'un patrimoine sans cesse grossi de dots et d'héritages, la science des manoeuvres

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.69

propices à assurer la continuité de la possession.

Si on leur avait ouvert le cœur, on y eût trouvé inscrits les noms de toutes les femmes, de toutes les métairies dont la possession les tenait en joie, les fortifiait aux jours de traverses et de deuil -empêchait qu'aucun drame atteignît en eux le goût de la vie.

Car "la certitude du droit des possédants est assurée au plus profond de la conscience bourgeoise, l'argent est le maître et ce mot-là est le suprême verdict.

Aussi s'étalent-ils sans vergogne dans un égoïsme despotique. Confortablement installés dans leur pléthore matérielle, évaluant uniquement les êtres selon leurs possibilités financières, ils se considèrent comme l'ombilic d'un hideux univers où ne se glisse jamais la moindre pensée, la moindre occupation désintéressée.¹

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

¹Nelly Cormeau, L'Art de François Mauriac, pp. 149-150

LES RAPPORTS AVEC LA RELIGION

En traçant le portrait du bourgeois landais nous avons brièvement fait allusion à l'aspect religieux, soulignant l'aspect caricatural, dénaturé de leur croyance, de leur pratique. Ce point mérite une attention particulière à cause de son influence dans le combat que mène Thérèse.

...elle se rappelle avoir exécré son mari plus que de coutume, le jour de la Fête-Dieu, alors qu'entre les volets mi-clos elle guettait la procession. Bernard était presque le seul homme derrière le dais. Le village, en quelques instants, était devenu désert, comme si c'eût été un lion, et non un agneau, qu'on avait lâché dans les rues... Les gens se terraient pour n'être pas obligés de se découvrir ou de se mettre à genoux. Une fois le péril passé, les portes se rouvraient une à une.¹

Imaginons ce spectacle, un défilé, composé surtout de femmes et d'enfants, dont les gens ont une terreur sacrée au point de se terrer dans leur

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.110

maison et de guetter derrière les volets. A cet instant le village est comme mort, personne n'ose sortir de chez lui s'il ne veut pas participer à cet événement. Puis une fois qu'ils ont passé, on recommence à respirer, la vie normale continue. Cette attitude dénote un sentiment de peur que l'image du lion illustre bien, un lion qu'on avait lancé dans les rues. Qu'est donc cette religion basée sur la peur, dont les adeptes sont surtout les êtres les plus faibles, à savoir les femmes et les enfants! Il doit être bien terrible le Dieu de ces gens, pour qu'ils en aient une telle crainte, c'est un Dieu gendarme ; croire en lui c'est craindre le châtimeⁿt ; or comme Bernard nous le dit : " la PEUR est le commencement de la SAGESSE."¹

Il y a un autre point qui est évoqué dans ce premier passage cité, à savoir que la procession arrête toute la vie du village. Il est vrai que cette religion semble imposer quelques pratiques (on nous parle entre autres des messes dominicales), mais elle ne semble guère imprégner la vie ordinaire de

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.132

tous les jours, c'est quelque chose qui se situe en dehors de la vie et qui n'a pas de lien avec elle. Que ce soit chez Bernard ou sa mère, on ne trouve aucun impact profondément religieux dans leur comportement quotidien. Il suffit de se rappeler ce que nous avons dit à propos de la bassesse de Bernard pour comprendre que sa religion est une chose totalement extérieure à sa vie. Catholiques par tradition, par souci de l'opinion, ces bourgeois manifestent leur appartenance à la société bien pensante, ils se font et se sentent respectables ; ils donnent l'exemple.

C'est pourquoi Bernard est fier, même s'il est presque le seul homme derrière le dais. Il suit directement le curé pour se donner encore plus d'importance. En tout cela "Il accomplissait son devoir"¹

Finalement ces deux mots dévoilent toute une nouvelle dimension de sa religion à savoir que, s'il est catholique, c'est par obligation et non par conviction. Ayant conscience d'appartenir à une classe d'homme supérieure, il considère la pratique comme un devoir qui passe au-dessus de tout.

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.110

C'est dans cette mentalité qu'on éduque les enfants et c'est cette formation qui manque à Thérèse, elle pour qui "la messe ne signifie rien."¹

C'est que les gens, maintenant, ne tiennent plus assez compte des principes ; ils ne croient plus au péril d'une éducation comme celle qu'a reçue Thérèse ; un monstre, sans doute ; tout de même on a beau dire : si elle avait cru en Dieu...²

D'où un mépris pour les gens qui ne font partie de cette sainte caste, ceux qui pensent mal, tels les Juifs, pour lesquels Bernard n'a que dédain ; être juif pour lui c'est une maladie, comme la tuberculose.

Mais n'oublions pas que ces principes peuvent être levés quand les intérêts personnels sont en jeu, ces gens s'accommodent fort bien de l'argent. Faire fortune, accroître cette fortune, étendre son domaine, semble au moins aussi important que faire son salut. L'union entre Desqueyroux et les Larroque en est un exemple criant. Finalement on en vient à se demander

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.147

²Ibid. , p.132

si leur vrai Dieu n'est pas "l'Argent", la religion n'étant plus qu'un instrument pour arriver à ses fins, élément qu'on laisse tomber volontiers, quand il s'oppose à ces fins!

Dans ces conditions Thérèse ne pouvait guère se sentir attirée par la religion, elle devait s'en sentir rebutée même, et l'on comprend aisément que "lorsqu'on touchait à la question religieuse, elle se précipitait au secours de M. Larroque"¹; moins par instinct filial, que par souci de justice, pour dévoiler et attaquer toute l'hypocrisie de ce catholicisme, tel qu'il était vécu dans son milieu..

Plusieurs fois pourtant, elle manifeste une attention particulière. Avant son crime, quand le départ de Jean la laisse en plein désarroi, étrangère au milieu des siens, indifférente à tout, elle se prend soudain d'intérêt pour ce curé de Saint-Clair dont on parlait autour d'elle sans bienveillance. Quand l'occasion lui est donnée de le voir, elle observe ses traits, ses gestes ; elle guette la procession pour le dévisager, elle fréquente l'église pour

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.80

l'entendre. En cet homme solitaire qui, comme elle, est différent des autres, elle devine un ami possible, qui saurait l'aider.

Thérèse, pour l'entendre, fréquenta l'Eglise... elle s'intéressait à une inflexion de voix, à un geste ; un mot parfois semblait plus lourd... Ah! lui, peut-être, aurait-il pu l'aider à débrouiller en elle ce monde confus... Thérèse aurait voulu assister à sa messe dans la semaine... mais cette démarche eût paru étrange à sa famille et aux gens du bourg. on aurait crié à la conversion.¹

Elle s'interroge d'abord sur l'homme, puis sur le prêtre et son étonnante vocation, enfin sur le Dieu qu'il sert. Mais la peur du qu'en dira-t-on retient Thérèse d'assister aussi à la messe en semaine. Déjà l'Eglise a cessé d'être pour elle cet espace étroit, étouffant, plein de bavardages des femmes où, le jour de son mariage, elle s'est sentie perdue. Elle est devenue le lieu qui l'arrête... Après son crime et pendant le temps de sa séquestration, la messe lui procure l'occasion de sortir quelques heures de sa prison.

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, pp.106-107'

À l'instant où le désespoir la décide au suicide, la mort de tante Clara suspend son geste et la rappelle à la vie. Alors qu'elle s'apprête à prendre le poison, la maison se réveille, on a constaté la mort de la vieille et Thérèse doit interrompre son intention criminelle? Si Thérèse n'était pas prête à admettre cette dernière, il faut néanmoins rappeler ses dernières paroles "Puisqu'il existe, qu'il détourne la main criminelle avant que ce soit trop tard".¹

Notre but n'est pas de donner une réponse, mais ce que nous pouvons en retirer, c'est qu'une relation s'est établie entre Thérèse et Dieu malgré l'image rebutante qu'elle en a reçu à travers le milieu où elle vit. Théoriquement on s'attendrait davantage à une Thérèse dégoûtée à jamais du catholicisme et de son Dieu, en fait, elle manifeste bien cette attitude en s'opposant et rejetant toutes les pratiques hypocrites telles celles de Bernard, néanmoins elle a su découvrir un autre aspect de la religion, beaucoup plus profond et vrai ; un dialogue avec Dieu, voyant bien au-delà des principes chers au milieu, qui leur

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.140

permettent de départager les gens en deux : d'un côté les catholiques, bien-pensants, respectables et de l'autre côté les gens sans principe. Thérèse se situe à un niveau beaucoup plus profond, ayant découvert, ou au moins pressenti, un aspect primordial de la religion qui échappe aux autres, à savoir la foi. Ainsi en vient-elle à dire tante Clara "en guerre ouverte contre l'Être Infini qui avait permis qu'elle fut sourde et laide... est plus croyante qu'aucun La Trave."¹

L'HONNEUR DE LA FAMILLE

En faisant l'étude de la fréquence des mots dans "Thérèse Desqueyroux" il est frappant de rencontrer le plus souvent : "FAMILLE". Mauriac emploie 47 fois ce mot, sans compter les nombreuses allusions qui y sont faites indirectement. C'est dire combien il s'agit là d'un thème important dans son roman. La femme par exemple ne se semble exister que dans la mesure où elle s'intègre à une famille. à un clan. De la famille seule, la femme tire honneur et

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.80

grandeur. Hors de la famille, la femme n'est que néant. Ainsi en est-il de Thérèse. Alors qu'elle est jeune et belle, bien cultivée et riche, pourquoi donc se presse-t-elle à choisir un époux? De préférence écoutons là elle-même, lorsqu'elle nous parle de ses motivations, avec un certain recul :

...peut-être cherchait-elle moins dans le mariage une domination, une possession, qu'un refuge. Ce qui l'y avait précipitée, n'était-ce pas une panique? Petite fille pratique, enfant ménagère, elle avait hâte d'avoir pris son rang, trouvé sa place définitive ; elle voulait être rassurée contre elle ne savait quel péril. Jamais elle ne parut si raisonnable qu'à l'époque de ses fiançailles : elle s'incrustait dans un bloc familial, "elle se casait" ; elle entraînait dans un ordre, Elle se sauvait.¹

Elle est empressée de gagner son rang, de trouver sa place dans le bloc familial parce qu'elle constate bien que seule, la famille compte, et tant qu'elle n'est pas mariée, il manque une dimension à sa personnalité, elle ne peut pas être reconnue dans la société. D'où cette "panique" qui répond à sa soif d'être considérée comme adulte. L'expression utilisée "elle

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.40

se casait" est révélatrice de ce souci de faire partie de cette entité qu'est la famille, pour en obtenir aussi, tout l'honneur qui lui est dû.

Si son aspiration est celle de toutes les jeunes filles provinciales, elle oubliera d'en analyser toute la portée. Elle n'a pas pensé qu'une fois introduite à l'intérieur, elle y perdra toute son individualité, sa personnalité et ses droits, qu'elle devra se contenter de recevoir les ordres et d'obéir.

C'est Bernard qui exprime le mieux cette réalité :

Je ne cède pas à des considérations personnelles. Moi, je m'efface : la famille compte seule. L'intérêt de la famille a toujours dicté toutes mes décisions. J'ai consenti, pour l'honneur de la famille, à tromper la justice de mon pays. Dieu me jugera.¹

Sa déclaration est nette et comme dit Monsieur Pradines dans son commentaire :

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p. 126

On s'étonne que "famille" ne soit pas écrit avec -F- (majuscule), tant elle est importante. Elle est placée sur un piédestal, comme un Dieu que l'on honore, que l'on adore !

Même le vocabulaire employé traduit le ton pompeux de circonstance ; surtout l'expression finale "Dieu me jugera." Les phrases courtes et sèches de Bernard expriment son orgueil au point d'accepter Dieu seul comme juge. On y discerne aussi l'assurance d'un homme qui SAIT et qui ne peut pas se tromper.

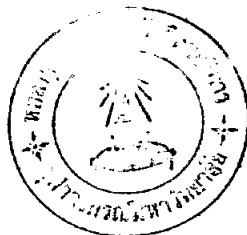
Parlant de Bernard et de la classe qu'il représente, Nelly Cormeau écrit :

Détenteurs du nom patronymique et maîtres des domaines, ils se considèrent de ce fait comme l'incarnation intouchable d'une entité supérieure : l'âme collective les inspire, l'esprit de la famille guide leurs décisions et leurs gestes, garants d'infailibilité.²

Après la séparation physique d'Anne et de Jean, et la lettre de rupture écrite par ce dernier,

¹ feuilles photocopiées de Monsieur Marc Pradines

² Nelly CORMEAU, L'Art de François Mauriac, p. 145



Anne reste malgré tout attaché à celui qu'elle considère comme un amant, et une nuit, elle revient à Argelouse à pied pour le retrouver. Et c'est là que Bernard intervient pour rudoyer sa soeur et l'enfermer dans une chambre. Alors que Thérèse est impressionnée par tant d'amour et de passion, remettant en cause sa propre attitude, son intervention pour ramener Anne à son rang dans la famille, son mari lui rappelle qu'il n'y a pas de place pour le doute, l'honneur de la famille doit être sauvegardé à tout prix, peu importe si Anne souffre : aucun argument ne peut s'élever contre cet honneur.

L'esprit de famille l'inspire, le sauve de toute hésitation. Il sait toujours, en toute circonstance, ce qu'il convient de faire dans l'intérêt de la famille. Pleine d'angoisse, tu prépares un long plaidoyer ; mais seuls les hommes sans principes peuvent céder à une raison étrangère. Bernard se moque bien de tes arguments : je sais ce que j'ai à faire. Il sait toujours ce qu'il a à faire. Si parfois il hésite, il dit : Nous en avons parlé en famille et nous avons jugé que...¹

¹François MAURIAC, Thérèse Desquëyroux, p.100

Au moment où Thérèse est enceinte, c'est une nouvelle occasion pour elle de découvrir jusqu'où va cet orgueil de la famille. Ce que Bernard attend d'elle, c'est un fils qui perpétuera le nom et sera "le maître unique de pins sans nombre". A peine a-t-il noté les premiers signes d'une grossesse, qu'il porte sur elle un regard nouveau, plein de respect et d'admiration ; alors que, jusqu'ici elle n'a été qu'un "objet", une "auge" dont il se servait pour son plaisir, alors qu'il s'est montré absolument incapable de la moindre attention envers elle, voilà qu'il lui manifeste de la sollicitude et l'entoure de soins. Mais ces attentions de son mari, comme celles de ses beaux-parents, ne font que blesser Thérèse : elle sait qu'elles ne prouvent ni amour, ni affection, puisqu'elles ne s'adressent pas à elle, mais à l'enfant qu'elle va mettre au monde ; "vase sacré", "réceptacle de leur progéniture", elle a cessé à leurs yeux de compter en elle-même, seul compte l'enfant à qui elle va donner vie.

Jamais Bernard ne lui avait montré tant de sollicitude : il se souciait non de moi, mais de ce que je portais dans mes flancs. En vain, de son affreux accent, rabâchait-il : Reprends de la purée... Ne mange pas de

poison... Tu as assez marché aujourd'hui...
 Je n'en étais pas plus touchée que ne l'est
 une nourrice étrangère que l'on étrille pour
 la qualité de son lait. Les La Trave vénéraient
 en moi un vase sacré ; le réceptacle de leur
 progéniture ; aucun doute que, le cas échéant,
 ils m'eussent sacrifiée à cet embryon. Je
 perdais le sentiment de mon existence indivi-
 duelle. Je n'étais que le sarment ; aux yeux
 de la famille, le fruit attaché à mes entrailles
 comptait seul.¹

Si nous regardons le cheminement d'Anne, nous
 pouvons constater que malgré sa rébellion, ses idées
 d'indépendance, sa passion pour Jean qu'elle a juré
 de ne jamais oublier, la pression de la famille est
 si forte que finalement elle se soumet et gagne la
 place que la famille lui a préparée : elle se marie
 avec ce Guilhem, qui l'avait tant rebutée. La lutte
 a été longue, mais comme pour son entourage la fin
 justifie les moyens, rien ne lui a été épargné, même
 pas la contrainte. La famille avait décidé, il fallait
 qu'elle obéisse.

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.104

Ils s'arrogent tous les droits : si "l'honneur de la famille" , "l'honneur du nom" l'exige, tous les sacrifices doivent être consentis ou imposés. Malheur aux jeunes générations subversives. Malheur au fils ou à la fille qui nourrirait les rêves séditionnels d'un avenir ne s'inscrivant pas les cadres rigides d'une tradition fixée de temps immémorial. Ils seront impitoyablement brisés. La famille provinciale et bourgeoise du début de ce siècle a connu et pratiqué dans la personne de son chef, les cruautés les plus inimaginables et les plus inflexibles.¹

Et dans "L'Education des Filles" nous avons un exemple qui pousse encore plus loin que celui d'Anne :

Il existait des familles où un frère renonçait au mariage et ne pouvait fonder un foyer parce qu'il fallait subvenir aux besoins de ses soeurs : il importait à l'honneur de la famille qu'elles puissent tenir leur rang, c'est-à-dire avoir une bonne, un salon et un jour de réception.²

¹Nelley CORMEAU, L'Art de François Mauriac, .

p. 146

²François MAURIAC, L'Education des Filles ,

p.36

Ce qui est terrible c'est qu'Anne, en acceptant ce mariage, en acceptant de se conformer aux volontés suprêmes de la famille, accepte en même temps le sort réservé à la femme, à savoir qu'elle renonce à son existence individuelle et ne songe qu'aux enfants à qui elle pourra donner naissance.

Anne, elle, n'attend que d'avoir des enfants pour s'anéantir en eux, comme a fait sa mère, comme font toutes les femmes de la famille... Anne oubliera son adolescence contre la mienne, les caresses de Jean Azévédo, dès le premier vagissement du marmot que va lui faire ce gnome... Les femmes de la famille aspirent à perdre toute existence individuelle. C'est beau, ce don total à l'espace ; je sens la beauté de cet effacement, de cet anéantissement...¹

La dernière ligne nous invite à nous tourner vers Thérèse. Si elle apprécie cet effacement de la femme, sans doute faut-il le comprendre comme une boutade, puisqu'elle ajoute deux autres mots : "mais moi, mais moi..." qui sont révélateurs du fossé qui existe entre sa mentalité à elle et celle

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.165



d'une femme comme Anne. Thérèse ne peut pas accepter de disparaître ainsi, de renoncer à elle-même. Sa formation, ses idées, la poussent vers une autre voie. Comme dit Madame de la Trave : "Elle n'a pas nos principes, malheureusement ; par exemple, elle fume comme une sapeur..."¹

Fumer ce n'est qu'un petit détail, mais dans ce monde puritain, c'est un détail très significatif, qui est en quelque sorte le symbole de son non-conformisme. Il est aussi intéressant de souligner une de ses répliques à Bernard avant leurs fiançailles:

Thérèse se souvient qu'elle avait fermé les yeux, tandis que deux grandes mains enserraient sa petite tête, et qu'une voix disait contre son oreille : il y a encore quelques idées fausses. Elle avait répondu : A vous de les détruire, Bernard.²

Elle était loin de se douter que son mari ne tarderait pas à mettre en exécution cette proposition ; même si l'auteur nous en donne déjà le présage par le choix des mots et l'image qu'ils

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.38

² Ibid. , , p.41

évoquent : sa "petite" tête évoquant sa frêle personne déjà menacée par les deux "grandes" mains, celles de cet homme bien bâti, portant sur ses épaules toute l'autorité et l'assurance de la famille, ces mains serrant déjà leur victime.

La rencontre avec Jean constitue pour Thérèse une nouvelle étape. C'est l'époque où elle est enceinte, où elle a déjà dû mal à supporter son mari et toute l'ambiance d'étouffement qui y règne. Elle souffre, elle se sent emprisonnée dans cette famille. Elle ne compte guère pour les autres, elle n'est qu'un "meuble". Pas question de manifester quelque initiative, quelque sentiment :

La famille! Thérèse laissa éteindre sa cigarette ; l'œil fixe, elle regardait cette cage aux barreaux innombrables et vivants, cette cage tapissée d'oreilles et yeux, où, immobile, accroupie, le menton aux genoux, les bras entourant ses jambes, elle attendrait de mourir.¹

Peut-être pensait-elle à sa jeunesse, ses vacances avec Anne à Argelouse, entre autre à ce jour

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p. 59

où elle l'avait accompagnée à la chasse, quand Anne lui avait montré "la femme ailée" qu'elle voyait dans les nuées orageuses et qui devenait très vite "une étrange bête étendue"¹. N'est-ce pas elle, cet oiseau libre dans l'immensité du ciel pendant sa jeunesse. à présent captive, immobile dans cette famille?

Or Jean ravivait en elle ses anciens rêves, quand il lui parlait de la vie à Paris, d'une vie où chacun est maître de soi-même, de son propre destin.

Jean Azévédo me décrivait Paris, ses camaraderies et j'imaginai un royaume dont la loi eût été de "devenir soi-même"². Il niait qu'il existât une déchéance pire que celle de se renier. Il prétendait qu'il n'était pas de héros ni de saint, qui eût fait plus d'une fois le tour de soi-même, qui n'eût d'abord atteint toutes ses limites : il faut se dépasser pour trouver Dieu.³

Alors que l'image de Thérèse "immobile"

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.35

² Ibid. , p.93

³ Ibid. , pp. 94-95

semble montrer qu'elle ait adopté une attitude résignée, passive, malgré la souffrance, Jean la réveille, lui indiquant que son devoir n'est pas de suivre aveuglément la famille pour l'honneur de celle-ci, mais qu'au contraire, elle devait s'interroger elle-même, voir si réellement elle trouvait un épanouissement personnel. On ne peut accepter une solution sans qu'elle s'être demandé si elle est convenable pour nous!

En un mot, Jean la secoue au fond d'elle-même, l'accusant indirectement pour l'honneur de sa famille. Cette accusation sera renouvelée par Anne :

Ah! tu l'as bien, toi, l'esprit de famille!
 Tu poses pour l'affranchir... Mais depuis
 ton mariage, tu es devenue d'emblée une
 femme de la famille...¹

Et Anne n'a pas totalement tort puisque Thérèse a accepté d'intervenir auprès d'Anne pour la dissuader du mariage avec Jean Azévédo. Bien sûr, ce fut pour Thérèse l'occasion d'un combat intérieur et de scrupules, néanmoins n'a-t-elle pas dit clairement :

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p. 99

Sa famille l'appelait au secours, elle agirait selon ce qu'exigeait sa famille ; ainsi serait-elle sûre de ne point dévier.¹

Tantôt résignée, tantôt rebelle, telles sont les alternatives de Thérèse ; elle se débat, garde l'espoir de s'en sortir. Hélas ! Après sa tentative criminelle, l'honneur de la famille est trop menacé et cette dernière ne peut plus prendre de risques.

• Elle n'avait pas détruit cette famille, c'était elle qui serait donc détruite... Sans que rien ne parût au dehors, ils allaient avec une lente méthode l'anéantir. Contre moi, désormais, cette puissante mécanique familiale sera montée, faute de n'avoir su ni l'enrayer ni sortir à temps des rouages.²

"Pourquoi ne pas fuir ?" La longue agonie de Thérèse en pleine solitude a commencé. Si la justice l'a reconnue non-coupable, la justice de la famille ne lui a pas pardonné. Elle doit boire le calice jusqu'à la lie. Mais elle rêvera encore à la liberté.

¹ François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p. 62

² Ibid. , pp. 135-136

Si elle avait de l'argent, elle se sauverait à Paris, irait droit chez Jean Azévédo, se confierait à lui ; il saurait lui procurer du travail. Etre une femme seule dans Paris, qui gagne sa vie, qui ne dépend de personne...
 ETRE SANS FAMILLE!¹

C'est le cri du cœur, envisager une vie sans famille... Mais en réponse à ces rêves de liberté, voici la voix tonitruante de Bernard :

...Quoi? Vous osez avoir un avis?
 émettre un voeu? assez.
 Pas un mot de plus.
 Vous n'avez qu'à écouter, qu'à recevoir mes ordres, -à vous conformer à mes décisions irrévocables.²

Moi, je vous tiens ; comprenez-vous?
 Vous obéirez aux décisions arrêtées en famille.³

ศูนย์วิทยทรัพยากร
 จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.150

²Ibid. , p.124

³Ibid. , p.125

LA CRAINTE DU SCANDALE

Pour sauvegarder son honneur, la famille est contrainte à bien des démarches. Jusqu'ici nous avons parlé essentiellement de sa pression directe sur Thérèse pour l'anéantir. Il convient de la resituer dans un ensemble plus vaste, d'évoquer les circonstances du procès, l'histoire de cette famille, tous les gestes hypocrites qu'elle pose pour éviter le scandale et sauvegarder la face, afin de mieux comprendre encore le cheminement de Thérèse.

Il est avant tout intéressant de noter que l'auteur commence son roman par le procès. La première image c'est Thérèse sortant du tribunal "par une porte dérobée du palais de justice."¹ On prend garde qu'il n'y ait personne qui puisse les voir :

Vous pouvez sortir : il n'y a personne.²

On a choisi un moment de la journée où la place est "déserte". L'avocat parle à "mi-voix",

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.7

²Ibid. , p.7.

de peur que quelqu'un "épie" ses propos. Quant à la voiture, "elle attend sur la rue Budos, en dehors de la ville, pour ne pas attirer l'attention¹. Heureusement les jours avaient bien diminués², ainsi même si par hasard on rencontrait quelques promeneurs solitaires, la pénombre protégerait nos hommes d'être reconnus. "Pour rejoindre la route de Budos, on peut suivre les routes les plus désertes de la sous-préfecture"³. Comme mesure de précaution supplémentaire, on a choisi l'itinéraire le moins fréquenté de la ville.

Que signifient ces multiples détails, accumulés sur un peu plus d'une page dès le début du roman? A la simple lecture, on ressent une impression de malaise, on comprend que ces deux hommes : l'avocat Duros et Monsieur Larroque, qui encadrent Thérèse comme deux gendarmes conduisant une prisonnière, veulent cacher quelque chose, veulent passer inaperçus. Et le nombre de précautions qu'ils prennent, reflète l'importance de l'enjeu. En effet, C'est l'honneur

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.8

²Ibid. , p.8

³Ibid. , p.8

d'une famille, d'une riche famille bourgeoise qui est en jeu, et il faut à tout prix éviter le scandale.

En s'approchant de plus près des deux hommes, on les entendra discuter du procès...

C'est trop évident que l'instruction a été bâclée ; on n'a pas même eu recours aux experts en écriture ; le silence, l'étouffement, je ne connais que ça. J'agirai, j'y mettrai le prix ; mais pour la famille, il faut recouvrir tout ça... il faut recouvrir...¹

C'est Monsieur Larroque qui résume ainsi le procès qui s'est terminé sur un Non-lieu. Il n'avait qu'une crainte c'est que le scandale éclate, que le nom de la famille soit éclaboussé. Jusqu'ici il n'a même pas encore jeté un coup oeil sur sa fille, encore moins adressé une parole, cette affaire qui touche la famille est bien plus importante... en arrivant à la voiture à quoi pense-t-il?

"La cour d'assises évitée, il respire. Comment empêcher les adversaires d'entretenir la place? Dès demain il ira voir le préfet. Dieu merci,

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, pp.10-11

on tient le directeur de la lande conservatrice :
cette histoire de petites filles...

Ses préoccupations sont toujours sur cette affaire, le combat se poursuivra demain. Le premier volet est tourné, à présent il faut continuer de faire jouer ses relations, ses connaissances, pour étouffer le scandale à sa base et nous devinons d'avance que l'honneur de cette riche famille bourgeoise sera sauf! Si la justice a su fermer les yeux, le préfet ne risque pas non plus de faire d'histoire...

On n'hésite pas à recourir au chantage : avec le directeur du Journal par exemple qui est mêlé à une "histoire de petites filles". On n'hésite pas non plus à mentir, à faire un faux témoignage. Ainsi Bernard ne craint pas...

...d'affirmer qu'elle lui avait parlé un soir de cette ordonnance dont un homme inconnu l'avait suppliée de se charger, sous prétexte qu'il n'osait plus paraître chez le pharmacien à qui il devait de l'argent.¹

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux,
pp. 14-15

Ainsi cet événement sera réglé comme ceux des aïeux qui ont porté atteinte à la famille. En entendant son père parler à l'avocat, Thérèse pense à sa grand'mère maternelle :

On eût cherché vainement chez les Larroque ou chez les Desqueyroux, un portrait, un daguerréotype, une photographie de cette femme dont nul ne savait rien, sinon qu'elle était partie un jour.¹

Tout ce que nous savons sur elle, c'est qu'elle n'a pas suivi les règles de la famille, il fallait qu'elle disparaisse pour éviter le scandale et même son portrait a été retiré pour faire silence sur elle. Et comme elle, bien d'autres membres de la famille ont disparu aussi.

Parfois je me suis enquis de tel grand-oncle, de telle aïeule, dont les photographies ont disparu de tous les albums, et je n'ai jamais recueilli de réponse, sauf, une fois, cet aveu : "Il a disparu, on l'a fait disparaître".²

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.11

²Ibid. , pp.93-94

Si la famille n'a guère de scrupules à "acheter" la justice pour son intérêt, elle n'en a pas non plus pour anéantir le membre de la famille qui lui fait tort. Tout cela pour maintenir un "Honneur" qu'elle ne mérite plus et qui l'oblige à vivre dans le mensonge et l'hypocrisie. Après le crime, Bernard n'aura plus qu'une préoccupation, cacher le scandale à tout le monde, leur faire croire que Thérèse n'a jamais eu d'intention criminelle.

Le dimanche nous assisterons ensemble à la grande messe, dans l'Eglise de Saint-Clair. Il faut qu'on vous voie à mon bras ; et le premier jeudi du mois nous irons, en voiture ouverte, à la foire de B. chez votre père, comme nous avons toujours fait.¹

Pour sauver la face, les deux époux, désunis, continueront de donner autour d'eux une impression de bonne entente. Il en est de même lors du mariage d'Anne : "Il faut que tout le pays nous voie, une fois encore, ensemble."²

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.127

²Ibid. , p.169

Et finalement; alors que Bernard va laisser Thérèse libre, il pose encore une condition "Pas de divorce ni de séparation officielle..."¹

Vous aurez votre place à toutes les cérémonies officielles où il importe, pour l'honneur du nom et dans l'intérêt de Marie, que l'on nous voie ensemble.²

Ainsi se termine ce drame familial, caché aux yeux de la société et sous une apparence de fin heureuse, sans scandale, le nom de la famille intact de souillure, alors que les plaies intérieures restent vives... toute une vie ne suffira pas à remettre Thérèse de ses blessures...

ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

¹François MAURIAC, Thérèse Desqueyroux, p.169

²Ibid. , p.179